

Actualité Culturelle :

Livres en Fête

Comme chaque année, et trois semaines durant, on proposera une brassée d'ouvrages qui pourront se muer en cadeaux festifs. Il y en aura pour tous les goûts, de l'ouvrage d'art le plus achevé à des sommets de la littérature, du livre d'histoire le plus fourni, sur toutes époques, à celui plus léger où trouver un bonheur plus fugitif.

Commençons d'emblée par ce **Pompéi. Un art de vivre**, qui accompagne d'une très belle exposition. L'éruption du Vésuve, le 24 août 79 de notre ère, a englouti plusieurs sites urbains, figeant dans l'instant un moment unique d'histoire matérielle. Si les grands monuments publics romains nous sont familiers, très rares sont les témoignages de la vie quotidienne. C'est le biais qui a été choisi dans ces pages. Tout est concentré dans l'espace de la *domus*, ses espaces intérieurs, l'organisation de la vie de tous les jours, sa décoration et ses objets. Les meilleurs spécialistes analysent l'aménagement intérieur de la maison, la gestion de l'eau, les jardins, les inscriptions pariétales ou les fresques. Bref, tout ce qui est d'usage banal, de la distribution de la chaleur au tout-à-l'égout, de l'intégration des espaces verts, du rôle de la matrone de l'atrium au péristyle, de la cuisine à la salle à manger. On sait que le citoyen pompéien n'était pas bégueule. L'éros est omniprésent, comme la vie même. Un superbe volume, savant sans excès, superbement illustré (Ed. Gallimard, 224 pages, ill. Exposition à Paris, musée Maillol, jusqu'au 12 février).

On a eu la bonne idée de rééditer, sous un format réduit et pour un coût bien moindre, quelques chefs-d'œuvre de l'histoire de l'art, monographies de référence, parus il y a quelques années dans les habits luxueux. Ainsi en va-t-il du **Breughel** de Philippe et Françoise Roberts-Jones. Ouvrage difficilement évitable tant Breughel l'Ancien, au point de convergence du mystère médiéval et de l'humanisme renaissant, ouvert aux échanges entre le Nord et le Sud, charrie un potentiel exceptionnel. Une quarantaine de tableaux subsis-

tent, mais aussi d'admirables dessins et de superbes gravures. Un monde fourmillant, riche par la vision, le sentiment et l'intelligence. Une moisson d'idées et une profusion d'images (Ed. Flammarion, coll. *Les grandes monographies*, 352 pages, ill.)... Il faut se précipiter, de même, sur le **Cézanne** de John Rewald, expert mondialement connu de l'impressionnisme et du post-impressionniste. La critique académique du temps a difficilement compris l'œuvre du peintre aixois qui, avec Manet, Renoir ou Pissarro, a renouvelé de fond en comble la manière de voir et de peindre. Fatigué des critiques virulentes et de refus répétés au Salon, il multiplie les séjours prolongés en Provence où il peint de nombreuses natures mortes, son cycle des baigneurs, la montagne Sainte-Victoire ou l'Estaque. Irritable et défiant, assez peu connu en France, Cézanne conquiert les amateurs étrangers, les États-Unis à la Russie. Son influence sur la modernité sera considérable. On sait la fascination qu'il exercera sur un Matisse ou Picasso. On tient-là, sans doute, la monographie la plus complète sur la vie et l'œuvre du peintre (Ed. Flammarion, id., 288 pages, ill.).

Il faudra ouvrir absolument **Beauté, morale et volupté d'Angleterre d'Oscar Wilde**, sous la direction de Stephan Calloway, Linn Deferle Orr et Yves Badetz. Au milieu du XIX^{ème} siècle, pour contrer ce qu'on jugeait être un matérialisme vulgaire, naquit l'*Aesthetic Movement*, qui s'efforça d'imposer un nouvel idéal de beauté. Lequel ne devait pas s'appliquer seulement à la peinture, à la sculpture ou à la poésie, mais saturer tous les aspects de la vie quotidienne, du papier peint aux bijoux, du vêtement aux objets de décoration et au mobilier. Oscar Wilde soutenait que «la beauté a autant de significations que l'homme a d'humeurs». Pour des artistes comme Eossetti, Burnes-Jones, Morris, Whistler ou Beardsley, la beauté devient le mot d'ordre édité les codes d'une vie nouvelle ou le superflu devient le nécessaire. Ce style original et fastueux, tout de couleurs attendries et de préciosité, a quelque chose de vaguement trouble

et de fascinant. Cet ouvrage remarquable et dense, concocté par des experts reconnus, permet de comprendre le contexte historique et, surtout, présente en de magnifiques reproductions des œuvres très peu connues. Un beau livre, festif avec allégresse (Ed. Flammarion, 224 pages, ill. Exposition à Paris, musée d'Orsay, jusqu'au 15 janvier).

Il faut réserver une juste place à la musique. Au premier rang, **J.-S. Bach. Passions, Messes et motets** de Gilles Cantagrel, qui complète le volume précédemment paru sur les cantates. Ainsi a-t-on un ensemble cohérent sur l'ensemble de la production locale du cantor de Leipzig. On trouvera, précédés d'une introduction générale, le texte original des œuvres avec la traduction et un commentaire qui constitue un précieux guide d'écoute. L'information, d'ordre historique, spirituel et musical, ouvre des perspectives sur les détails de l'écriture et la prodigieuse richesse de ces chefs-d'œuvre. Un ouvrage à la fois commode et érudit, indispensable à tout mélomane (Ed. Fayard, 430 pages, ill.).

Depuis quelques années, la splendeur du patrimoine musical de l'Amérique latine a frappé les amateurs de musique ancienne. Alain Pacquier, fondateur des Chemins du Baroque, a été pour beaucoup dans la résurrection d'un répertoire né du syncrétisme des traditions autochtones et de la musique apportée par les Européens. C'est cette aventure hors du commun qu'il raconte dans **Le retour des caravelles. Voyage au cœur du baroque d'Amérique latine**. Ce qui aurait pu n'être qu'un simple carnet de voyage prend une dimension nouvelle en évoquant les personnages qui croisèrent cette aventure, du Claudio Abbado à Octavio Paz ou Alain Corneau. Des chaos sur les routes escarpées ou restaurations d'orgues, ce récit propose un visage plus aimable de la mondialisation (Ed. Fayard, coll. *Les chemins de la musique*, 336 pages).

On se contente de signaler, tant ceci va de soi, la réédition en un seul volume de la **Correspondance complète** de Wolfgang Amadeus Mozart traduite en français d'après l'édition de la Fondation Internationale Mozartum de Salzbourg. Un régal (Ed. Flammarion, 1930 pages).

Pour avoir parlé, la semaine passée, de la biographie de Stefan Zweig, on ne peut passer sous silence la

parution de **Légende d'une vie**, l'une des pièces inédites en français du grand romancier autrichien. Créée à Hambourg en 1919, met en scène la veuve d'un écrivain célèbre qui a transformé la vie du maître en légende avec la complicité de son biographe. Apparaît mystérieuse qui fut son grand amour d'enfance, avec des dizaines de lettres enflammées. Faut-il tout publier, censurer, couper, rectifier ? Ces pages se lisent comme une longue nouvelle dialoguée, et tout le génie de Zweig a été de glisser subtilement du vaudeville à la métaphysique. On a encore beaucoup à apprendre du romancier viennois (Ed. Grasset, 180 pages).

En littérature, on pourra aborder quelques ensembles rares. D'abord les **Poésies complètes** de Tristan Tzara, dans une édition préparée et présentée par Henri Behar. Le poète, né à Moinesti, en Roumanie, en 1896, fondateur à Zurich, au Cabaret Voltaire, du mouvement Dada, ouvertement subversif, «monte» à Paris en 1920. L'onde de choc de cette avant-garde, se propage très vite en Europe, en fait un proche d'esprits rétifs à la tradition comme Picabia, André Breton, Louis Aragon ou Philippe Soupault. Son influence sur le surréalisme est manifeste, même si, après quelques scandales suscités par un mode d'irruption très inhabituel dans les milieux artistiques, les «compagnons de route» s'éloigneront de lui. L'essentiel de son œuvre s'est élaboré dans la solitude. Tzara est un poète des marges. Les recueils comme *De nos oiseaux*, la vaste épopée que constitue *L'homme approximatif ou Grains et Issues*, où il apporte, avec le «rêve expérimental» une solution personnelle aux problèmes que pose l'écriture automatique, appartiennent à cette première période. Avec *Midis gagnés, Terre sur terre ou La rose et le chien*, écrits autour de la guerre, il rejoint les préoccupations de l'époque en disant simultanément l'angoisse et l'espérance. On trouvera également dans cet ouvrage les *40 chansons et déchantons* publiées après la mort du poète, en 1963. Un ouvrage impeccable, sur une œuvre originale et foisonnante (Ed. Flammarion, coll. Mille & une pages, 1550 pages).

En 1950, le prix Rivarol, qui couronne une œuvre littéraire écrite en français par un écrivain d'origine étrangère – le jury, excusez du peu, rassemble entre autres André Gide, Jean Paulhan, Gabriel Marcel et Jules Ro-

main – est attribué à un ouvrage paru l'année précédente sans faire d'éclat : *Précis de décomposition*. L'auteur, Emil Cioran, lui aussi roumain, est né à Rasinari en 1911. Philosophe brillantissime, il sera parti prenante de la vague de nationalisme xénophobe et antisémite qui agite son pays entre les deux guerres. Il n'en est pas autrement fier et, définitivement installé en France, dans des conditions précaires, à partir de 1941, il rompt brutalement avec sa langue d'origine, écrit en français une œuvre éblouissante qui en fait l'un des plus grands stylistes du XX^{ème} siècle. Voici enfin une édition critique des **Œuvres** de Cioran, établie, présentée et annotée sans excès de gloses sous la direction de Nicolas Cavaillès, spécialiste s'il en est. On y trouvera toutes les œuvres du moraliste publiées en langue française de son vivant. Ce qui exclut d'une part les *Cahiers* qui ont vu le jour après sa mort, d'autre part les œuvres de jeunesse en roumain – on ne les regrettera pas trop –, mais aussi les quatre livres traduits du roumain en français*. Dix ouvrages, donc, du *Précis aux Exercices d'admiration*, en passant par *La tentation d'exister* ou *De l'inconvénient d'être né*. On ne dira pas ici l'entreprise méthodique à laquelle s'est livré ce pessimiste radical, «esthète du désespoir», pour démythifier les idéologies, l'Histoire, la foi même. Admirable prosateur, Cioran multiplie aphorismes, syllogismes et paradoxes, dans une tradition très française, pour atteindre à une sorte d'indifférence supérieure qui n'est exempte ni d'ironie, ni d'autodérision. Admirable corpus, où la vie est réfléchie dans l'exigence de sa totalité. On ne voit pas comment se priver d'un tel viatique (Ed. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1728 pages).

Une naissance à Lillebonne, une enfance dans un petit bar-épicerie des quartiers pauvres d'Yvetot, le pensionnat Saint-Michel, la faculté de lettres à Rouen et le foyer pour jeunes filles du couvent d'Ernemont, voilà de quoi éveiller l'attention. Et puis, quand même, une exceptionnelle leçon de littérature. Voici, pour notre bonheur, l'essentiel de l'œuvre d'Annie Ernaux rassemblée sous un titre judicieux : **Écrire la vie**. Au rendez-vous, une douzaine d'ouvrages, des *Armoires vides* à *L'occupation*, de *La honte* à *Passion simple*, de *La femme gelée* à *Je ne suis pas sortie de ma nuit*, jusqu'à l'étonnante chronique que constitue *Les années*. Par le biais

d'une écriture blanche, tranchante, l'écrivain dit une jeunesse dans un milieu âpre, l'éducation rigide, les premiers émois sexuels, les drames de l'avortement, du mariage manqué, de la passion, de l'amour fou, du sexe exigeant, de la maladie et la mort des autres. Vertigineuse exploration, et unique, «pour saisir et mettre au jour quelque chose de l'ordre d'une vérité sensible». Chaque œuvre est accompagnée de textes courts, publiés ici ou là, qui restituent le contexte. Mais surtout, l'ensemble est précédé d'une centaine de pages abondamment illustrées de documents personnels que scandent des extraits du journal inédit d'Annie Ernaux. Un livre rare, qui ne sonne pas comme un glas, mais comme une étape dans la lutte contre le temps (Ed. Gallimard, coll. Quarto, 1088 pages, 100 documents).

Entre 1960 et l'an 2000, le grand comédien Laurent Terzieff a rempli plus d'une centaine de carnets de notes, sans guère de souci chronologique. Les voici en de larges extraits, réunis et présentés par Danièle Sastre, dans **Cahiers de vie**. On ne pouvait mieux intituler ces pages où se révèlent une expérience, des idées, une vie intime, un engagement politique et les visages admirés et aimés. Ainsi retrouve-t-on Stenberg, Claudel, Brecht, Pirandello, Antonin Artaud, Beckett, Adamov, Mrozek ou Albee, mais aussi Jean Vilar, Antoine Vitez, Roger Blin, Clouzot, Buñuel et Pasolini. Il écrit des pages justes sur l'art dramatique, son rituel, son vocabulaire et ses structures. A quel-qu'un qui interrogeait sur l'endroit où se trouvaient ces textes, le comédien répondit : «ils sont quelque part, près de moi, mais tout cela n'est que du résiduel.» Étonnants vestiges d'horizons multiples, où se lisent une pensée cohérente, mais aussi une sensibilité d'une richesse et d'une profondeur également rares (Ed. Gallimard, 396 pages, ill.).

Les grandes synthèses sont rares, tant il est délicat de brasser une masse considérable de données de tous ordres pour en extraire les sucs. Incontestable réussite, ces **Empires. De la Chine ancienne à nos jours** de Jane Burbank et Frederick Cooper, tous deux professeurs à l'université de New York. Le propos est apparemment simple : isoler ces vastes Etats qui, composés de territoires et de peuples hétérogènes assemblés par la force et par l'ambition, ont dominé le paysage politique depuis plus de deux mille ans. Ils sont peu

nombreux : la Chine, les deux Romes, l'islam, les Mongols, l'empire ottoman et la nébuleuse «espagnole», les empires transcontinentaux russe et britannique, les États-Unis. Un choix donc, qui n'a rien d'un palmarès mais rend admirablement compte d'une forme d'État qui se caractérise toujours par une exceptionnelle stabilité dans la durée.

En étudiant les conquêtes, les rivalités, les stratégies de domination, les auteurs éclairent la manière dont les empires s'adaptent aux différences entre les peuples, les créent ou les manipulent. Ils montrent aussi le poids du religieux et les manières très diverses de l'aborder, qui vont du monothéisme strict de Byzance ou des califats au pragmatisme des Mongols ou des Ottomans. C'est aussi une manière de mettre à mal le soi-disant caractère naturel, nécessaire et inévitable de l'État-nation. Un livre très informé, puissamment charpenté et passionnant (Ed. Payot, 688 pages, ill.).

La découverte du Nouveau Monde ouvre ce moment contrasté d'un empire «sur lequel le soleil ne se couche jamais». Elle était, très naturellement, lourde de drames majeurs. Sur les décennies qui, outre-Atlantique, ouvrent le XVI^{ème} siècle, on a accumulé des bibliothèques. Rares sont les ouvrages qui ont résisté au temps. Incontestablement, **La conquête du Mexique** d'Hugh Thomas est de ceux-là. On ne voit pas, depuis sa parution il y a une vingtaine d'années, qu'il ait été dépassé. On n'ira pas donner ici un résumé de ce monument. Tout est contenu entre deux dates : le 19 février 1519 où débarquent sur les côtes mexicaines à la tête de six hommes dont le commandement est confié à Diego Vélasquez, gouverneur de Saint-Domingue, et le 13 août 1521 lorsque Hernan Cortés s'empare par la force de la capitale, Tenochtitlan et fait raser cette cité lacustre construite sur le lac Texcoco, merveille d'urbanisme. Ceux que l'Azèque Montezuma avait reçus comme des envoyés du dieu Quetzalcoatl s'étaient déjà débarrassés de l'empereur. Dans l'intervalle, il y avait bien eu une tentative de l'aristocratie aztèque pour contenir l'assaut brutal des Espagnols, et les conquérants s'étaient abîmés dans les affres de la *Noche triste*. C'était peu au regard de la cruauté et de l'avidité de la soldatesque et de ses chefs. Sans doute Cortés et les siens ont-ils été saisi par les sacrifices humains pratiqués par

cette société hautement civilisée. En prélude à l'occupation étrangère, il y eut surtout la cupidité – depuis qu'ils ont débarqué, les Espagnols n'ont qu'une obsession : l'or – et une volonté indéracinable d'imposer leurs croyances. Mélange détonant, prélude à un collapsus démographique parmi les plus vertigineux de l'histoire humaine. Ce gros livre, nourri d'un travail d'archives hors pair, raconte admirablement des complexités de quelques mois décisifs. Qu'il se lise avec aisance ne fait qu'ajouter à la fascination d'une redécouverte (Ed. Robert Laffont, coll. Bouquins, 1088 pages).

Traductrice de l'œuvre de Cioran en allemand, Verena von der Heyden-Rynsch nous offre, dans un essai cursif et subtil qui n'a rien à envier aux reconstructions de Zwiég, **Apogée et déclin. Le Siècle d'or espagnol**, un tableau nuancé de ce qui fut l'un des sommets de l'histoire européenne, avec ses revers sombres. Elle l'aborde sous un double biais : religieux et philosophique. Ce qui, depuis l'Espagne wisigothique, était vécu sous le signe de la *convivenca* a été fracassé, au XVI^{ème} siècle, par l'obsession du «sang pur» qui contribue à l'isolement du monde hispanique dans son entier. La pensée d'Érasme, si elle est bien ancrée au fond du *Quijote*, a finalement été violemment rejetée et mise à l'index en 1559. Il y a bien le grand jésuite aragonais Baltasar Gracián et son fameux *Criticón* où se profile le concept du «désabonnement» cher au siècle des lumières français, où «un espoir enjoué se marie à une lassitude blasée». Ce petit livre, une grande richesse conceptuelle, est le constat amer d'une quête tout à la fois pathétique et durablement inaccomplie (Ed. Gallimard, 192 pages).

Une occasion pour ouvrir le grand livre que constitue **La pureté du sang en Espagne. Du lignage à la «race»** publié sous la direction de Raphaël Carrasco, Annie Molinié et Béatrice Perez. A la racine même de l'idéologie de la monarchie catholique, l'exaltation d'un sang «pur de toute macule de sang juif ou maure» avait comme but originel de mieux appréhender le peuple de Dieu en les séparant les vieux-chrétiens. La revendication s'est vite doublée d'un ostracisme racial virulent. Pas toujours cautionnée par les milieux religieux, la pureté de sang s'impose un préalable nécessaire à toute promotion sociale. Elle favorise le mythe d'une nouvelle hiérarchie

sociale concurrente de la hiérarchie nobiliaire en imposant l'idée que le roturier, vil par naissance, peut être dépositaire d'un honneur sans égal : celui que confère un sens épuré, seule source de dignité publique. Des conceptions politiques qui induit le mythe d'une Espagne championne de la cause catholique à celles, biologiques, qui récuse les *nourrissent conversas* par crainte de la contamination, ce sont toutes les strates de la société espagnole qui se trouvent ébranlées par ce préjugé du sang. Un ouvrage remarquable, nourri d'une connaissance impeccable de l'archive (Presses de l'université de Paris-Sorbonne coll. Iberica, 448 pages).

Paru aux États-Unis, étonnant tant par ampleur de la matière embarrassée que par la subtilité des analyses, **L'Europe au XX^{ème} siècle** que vient de signer le célèbre historien Robert O. Paxton, professeur émérite à la Colombia University, avec la complicité de Julie Hessler, professeur à l'université de l'Oregon, balaie un moment unique de l'histoire humaine : un continent qui aura été, en moins de cent ans, à l'origine de deux conflits mondiaux. On peut même dire que le siècle ne commence qu'avec la Grande Guerre. Les conséquences de ce que l'on a appelé «la nouvelle guerre européenne de trente ans» n'ont été surmontées qu'après 1989, avec la chute du communisme et des efforts pour rétablir la démocratie et l'économie de marché à l'Est, parallèle à l'unification accélérée de l'Europe occidentale. Doté d'une cartographie, riche d'une bibliographie éclairante, cet ouvrage fait évidemment un peu figure de manuel. Disons qu'il en faut. Et celui-ci, clair sans simplisme, est particulièrement utile (Ed. Tallandier, 748 pages).

A la synthèse, on peut à l'occasion préférer l'acribie et scruter un morceau d'histoire ténue. C'est le propos d'un ouvrage massif, **Le monde. Les grandes crises politiques françaises (1958-2011)**, publié sous la direction du journaliste politique Gérard Courtois. De la prise du pouvoir par de Gaulle au putsch des généraux à Alger, de mai 68 aux grèves de l'hiver 1995 et aux cohabitations, de la dissolution de 1997 à l'affaire Strauss-Kahn, on trouvera dans ces pages les cours de toutes les grandes crises politiques. Tout un petit monde défile sous nos yeux : de Gaulle, Pompidou, Valéry Giscard d'Estaing, François Mitterrand, Chirac, Jospin, Rocard, de Villepin, Sar-

kozy et tant d'autres. Mais tout cela n'est pas vu par le petit bout de la lorgnette. Éditoriaux et billets d'humour s'y croisent avec de grands papiers de fonds, et les uns comme les autres sont signés de plumes mon exceptionnelles : Maurice Duverger, Jacques Fauvet, Pierre Vianson-Ponté, Raymond Barrillon qui, en leur temps, ont été les modèles enviés. Même si *Le Monde* n'est plus ce qu'il était, en un plaisir à feuilleter un quotidien souvent difficile, perçu de manière vivante et intelligente (*Ed. Perrin, 752 pages*).

On terminera avec l'analyse des événements qui, en 1989, ont bouleversé radicalement le paysage politique. **Le mur de Berlin** de Frederick Taylor, professeur à l'université d'Oxford, est un étonnant survol de ce moment d'une « guerre froide » qui, dans la nuit du 12 aux 13 août 1961, s'emballe et va enfanter une structure imposante qui incarnera pendant près de trois décennies la folie des hommes. L'affaire allait se résoudre comme elle avait commencé, en cette incroyable nuit du 9 novembre

1989, sous nos yeux ahuris. Un excellent ouvrage (*Ed. Fayard, coll. Pluriel, 700 pages*)... **La diplomatie française face à l'unification allemande** de Maurice Vaïsse et Christian Wenkel, l'un et l'autre spécialistes des relations internationales, raconte, si l'on ose dire, la suite et les circonstances de la reconstitution d'une Allemagne unie le 3 octobre 1990. Cet ouvrage dense s'appuie des archives inédites ouvertes par le Quai d'Orsay à l'occasion du vingtième anniversaire de la chute du mur. Les surprises ne manquent pas. L'idée, très ancrée dans l'opinion et autour de laquelle le débat a tourné jusqu'alors, de l'hostilité de François Mitterrand à l'unification allemande n'est à aucun moment confirmée par les sources. Elles montrent, en revanche, outre la multiplicité des points de vue, l'importance du travail accompli par la machine diplomatique, fondement des décisions de l'exécutif. Un livre important, sur un événement fondateur très mal connu (*Ed. Tallandier, 398 pages*).

Pierre AUBÉ

* On les trouvera très facilement dans les œuvres de Cioran publiées dans la collection Quarto. On en profitera pour rappeler que, pour l'achat de deux volumes de la bibliothèque de la Pleiade, votre libraire vous offrira le superbe Agenda 2012, illustré par Henri Michaux